

XXXI

A peine les indigènes de Bankana ont-ils disparu derrière les hautes herbes, qu'on nous annonce la Femme-chef!

Elle arrive du côté opposé.

Il suffit de relever les autres portières de la tente et de tourner nos chaises.

Vrai, j'éprouve quelque lassitude. Le tam-tam remplit encore mes oreilles, et mes yeux sont saouls de tant de gesticulation et de grimaces.

Tout au loin, j'aperçois à l'aide des jumelles une noire caravane qui dévale le penchant de la colline ensoleillée.

C'est l'arrière-garde de la Femme-chef, qui, sans doute, a déjà passé la rivière et gravit la côte menant à notre poste.

En ce moment, au bout de l'allée, deux hommes surgissent qui se hâtent et s'en viennent rouler à nos pieds. Ce sont les courriers de Marathon!

Sveltes et très maigres par habitude de la course, ils portent pour unique costume une ceinture de feuillage. Un pagne les handicaperait! Exténués, ils nous tendent un rameau symbolique et annoncent, d'une voix entrecoupée de hoquets, l'arrivée de leur souveraine.

Et c'est elle qui escalade enfin le plateau, assise sur son trône, au milieu d'un appareil nombreux et musiquant.

Des jeunes hommes dansent une pyrrhique devant elle, agitant des gousses creuses en lesquelles sont enfermées des pierrettes, cependant que d'autres, soufflant dans une sorte de flûte, jettent le cri strident du merle ou de la pie. Trompes et tam-tam font rage, cela va sans dire.

La Femme-chef s'arrête en face de nous. Une madone comique, vêtue d'un frac amarante écossais, auréolée d'un parasol aux couleurs belges!

Certes, n'en déplaise au lieutenant Knitélius, elle n'est point jolie, pas même « comme-ci, comme-ça ». La figure est empâtée, le corps rentassé. Et je ne reçois aucun choc à l'aspect de cette guenon savante. Tout de même son regard brille, et le sourire qui ride ses bajoues est narquois, sarcastique comme celui de Voltaire!

La litière s'abaisse et dépose la dame avec précaution sur le sol, où elle reste accroupie au milieu des lances et des fusils de ses guerriers.

On comprend ici que cela manque de femmes; à vrai dire, je n'en vois que deux — les camérières apparemment — qui, presque nues, les seins au vent, exécutent déjà les mêmes tordions que les filles de Koko, mais avec une sorte de lasciveté

exacerbée, éréthique; elles grimacent, se recroquevillent, s'étirent, et semblent parfois ces monstres, ces larves clownesques, demi humaines, des tentations du vieux Jérôme Bosch!

Par exemple, quels beaux hommes!

Le mari d'abord, un géant musculeux, mamelu, les têttons pointés. Une tête fière, farouche, couverte de cheveux cordés comme le poil d'un caniche anglais. De grosses perles bleues sont enfilées dans sa barbe.

A la ceinture, un pagne rayé bouffe et s'enroule négligemment dont il dédaigne de se couvrir, soit qu'il se moque du soleil, soit que notre Héraclès veuille montrer une académie superbe.

Il reste debout à côté de son auguste femme, sur laquelle il penche un regard respectueux et soumis.

Il n'oublie pas qu'il est seulement le mari officiel, le prince consort de cette reine qui l'a acheté très cher pour sa force, et lui *paie* d'ailleurs des tas de femmes, autant qu'il lui en faut pour apaiser ses ardentes fringales.

Et puis c'est m'Voumo, le joli, le faraud, le *kitoko*, Charmide! l'amant préféré de la chéfesse qui attache sur lui un œil doux. Et m'Voumo se cambre, parade, parle avec animation, sans révérence, sûr de l'impunité en toutes choses!

L'oncle de la reine est aussi venu; vieillard

vénérable, catonien, mais abruti par le chanvre, et qui bientôt s'endort au ronflement du tam-tam.

Après quelques cérémonies qui ne nous apprennent plus rien, la parole est aux avocats de la Femme-chef.

Il ne s'agit plus ici d'une simple réunion d'apparat, mais d'un congrès, d'un meeting où l'on va discuter des questions de commerce. C'est d'abord le prince consort qui, appuyé sur sa canne, parle haut et fort, non sans autorité.

Il demande que la contre-valeur du kilogramme de caoutchouc soit désormais deux mesures de sel : ce n'est pas tout : la mesure de sel sera considérablement augmentée. « Il faut qu'elle aille jusqu'ici. » Et, sur une vieille boîte en fer blanc, il fait avec l'ongle une marque brillante...

M. Knitélius, interprète du commandant, répond comme à la Chambre : On étudiera l'affaire ! on nommera une commission !

Alors le kitoko veut aussi prononcer quelques paroles, mais, impressionné sans doute, il bégaille, bredouille, dans l'hilarité générale. Furieux, il en appelle du regard à sa maîtresse qui frappe aussitôt des mains, commande le tam-tam et les danses pour faire diversion au ridicule de son ami. Et les contorsions deviennent bizarres, se corsent... Voilà peut-être les danses phalliques

et orgiastiques des anciens. Ces nègres sont toujours sous le joug de la laideur. Ils ont une pente naturelle vers la difformité. D'ailleurs, voyez leurs jeux, leurs fétiches!...

Mais, d'un froncement de sourcils, la reine ordonne le silence qui tombe solennel et profond. Elle se lève. Quelle perche!

Elle ôte sa tunique d'un geste théâtral et, ses longs seins ballants et pendants ainsi que des callebasses, elle s'avance vers nous, très droite, très haute. Elle serre nos mains et s'attarde à causer avec le commandant qui, petit, coquet, joli avec ses yeux bleus énergiques, ressemble vraiment sous le casque au portrait d'Alexandre par Lebrun. Je les contemple tous deux... Parbleu c'est la rencontre de Thalestris et du vainqueur d'Arbelles! Et je songe à ces paroles de la reine des amazones quand elle vit le fameux conquérant : « Je le croyais plus grand » — ce qui ne l'empêcha pas d'ailleurs de pénétrer sous la tente du héros et d'y rester neuf jours pleins, sans sortir!

Hé, hé! une nuit de noces qui dure neuf jours! Etonnez-vous après cela qu'Alexandre soit mort à trente-trois ans...

La reine veut bien nous dire aussi quelques mots aimables, à M. Knitélius et à moi. Elle a vraiment quelque chose d'affectueux dans la

voix et ses rides de grand'mère. Je lui baise le dos de la main à la manière française...

Nous lui offrons ensuite un grand verre de schiedam qu'elle absorbe d'un trait en faisant une affreuse grimace.

Alors, avec lenteur, elle regagne son siège et nous répandons sur elle toutes les richesses bariolées de nos coffres.

L'audience est terminée.

On soulève la reine. Soudain, elle se dresse sur son trône et, la figure convulsée, le corps frémissant, elle étend les bras dans la direction du village de son ennemi m'Foumou Koko. C'est une pythie ! qui lance ces imprécations terribles :

— Sois maudit, voleur, scélérat, Koko violeur de ta mère ! Que le génie malin t'emporte dans ses griffes. Honte sur toi, chien détesté ! Autrefois, je vivais en paix dans ce pays plein de beaux palmiers. C'est toi qui, par tes violences, m'as forcé d'abandonner la terre où je suis née. Que le malheur s'acharne sur toi, et puisses-tu mourir de mauvaise mort. Alors je reviendrai dans mon village bien-aimé...

La reine délire au-dessus de ses sujets prosternés !

C'est le schnick !

Elle s'éloigne enfin, menaçante, gesticulante dans le vacarme du tam-tam et des trompes, les

cris de pie des hérauts et les clameurs de ses guerriers enragés!

XXXII

Non loin du Poste, au bas de la montagne, est une épaisse futaie où tapage un ruisseau sinueux, affluent de la Loufimi.

C'est là que ma flânerie mélancolique m'amène souvent dans les chauds après-midi.

Je pénètre sous le feuillage où s'épand une reposante lumière. Je bois avidement la fraîcheur odoriférante de la forêt. Les fûts innombrables partent d'un jet magnifique. Autour d'eux serpentent des lianes, qui gagnent les premières branches et puis retombent brusquement, forment des escarpolettes pour s'élancer de nouveau, sans soutien, vers les cimes, par un prodige inexplicable. Quelques-unes courent d'arbre en arbre ainsi que des festons, et, soudain, elles éclatent au milieu d'une fourche en blanches étoiles, comme une fusée d'artifice.

Je m'arrête et j'écoute. Des oiseaux ramagent : ce sont les boulikokos, les toucans, les perroquets gris qui font entendre un grincement de scie, un bruit de portes qu'on verrouille ou bien une